

pouvait pas commettre d’erreur. Il n’y avait pas de gagnants, de perdants, de chance et de malchance. Il allait descendre à la plage. Sa mère était une vieille égoïste qu’il avait envie d’étrangler. Mais il ne le ferait pas. C’était une pauvre vieille. La vieillesse ne supporte pas les affronts. Le système nerveux est le premier atteint par l’âge. Même lui sentait qu’il n’avait plus la même résistance face aux contrariétés de la vie. Il descendit l’escalier et se dirigea vers la plage bondée. C’était une petite plage remplie de chaises et de corps usés, de muscles flasques et bronzés. Il se sentit très jeune parmi toutes ces vieilles badernes. Hanna, elle, était blanche, mince, déliée, merveilleusement belle à côté des autres. La vieillesse était laide. Combien d’années encore vivrait-il ? Quel dommage qu’on ne s’améliore pas avec le temps. Il se souvint de Michèle. Quand elle l’avait abandonné. Il voulait continuer. Michèle lui avait répondu en riant :

— Mais, Guy, je ne crois pas à la résurrection de la chair, moi !

La résurrection de la chair ! Quelle phrase ! Il s’approcha d’Hanna et l’embrassa dans le cou. Il songea à un costume de bain, oui, il devrait s’en acheter un, encore que son slip soit bleu marine et personne ne s’apercevrait de rien, encore moins ces vieux obscènes. Il commença à se dévêtir, il n’avait pas de serviette, quelle importance, il se ferait un coussin avec ses vêtements et il ne penserait plus, il essaierait de jouir du soleil, il le sentait déjà et déjà, cela le dérangeait. Mais tout le dérangeait en ce moment. Tout, sauf Hanna. Il se pelotonna sur ses vêtements, puis changea d’idée et s’installa plutôt en sens contraire, la tête appuyée sur le dos d’Hanna.

— Je te dérange ? demanda-t-il.

— Tu vas me faire une marque !

— C’est bien ce que je veux, répliqua Guy.

L’espoir... C’était la plus grande folie, et c’était Hanna. Folie passive. Combien d’heures restèrent-ils au soleil ? Plusieurs. Ils mangèrent des frites, nagèrent, jouèrent dans l’eau, marchèrent, coururent et Guy oublia tout le reste, une ombre de sourire éclairait même son visage d’enfant triste et crédule. Ils montèrent ensuite à leur chambre, se douchèrent ensemble et firent l’amour, malgré leurs corps rougis et la douleur qu’ils éprouvaient à se toucher. Leur peau était brûlante et dans cette étrange sensation de chaleur inattendue, son corps bougeait seul, il ne lui appartenait plus, son corps s’en allait, explosait, se disséminait dans l’espace, déchaîné, frénétique et pourtant, plein de douceur. Ils s’endormirent enlacés, tranquilles et reposés, contents de s’être rencontrés.

Ils se réveillèrent presque au même instant, des heures plus tard. La musique d’un orchestre arrivait jusqu’à eux. Ils s’habillèrent et descendirent.

Des tables avaient été dressées autour de la piscine et quelques personnes en habit de soirée y mangeaient.

Les mélodies romantiques, typiques, que jouait l’orchestre cubain leur rappela les films américains des années cinquante. Quelques couples de vieux dansaient. Guy oublia la présence de sa mère, assise à une table avec ses copines. Était-ce le sexe qui l’avait détendu au point que rien ne lui importait plus ? C’était pour ça qu’il lui avait consacré tant de temps. La tension, la libido. L’affection sans affection. Ils dansaient enlacés, en se regardant d’un air un peu mièvre, devant l’orchestre de mulâtres avec leurs cymbales, leurs timbales et leur violon pour les accords. Un homme qui semblait faire partie de l’orchestre s’approcha de Guy et lui demanda s’il voulait une bouffée. Il lui passa sa cigarette et Guy aspira un mélange de marijuana, de haschish, quelle bouffée, un mélange extraordinaire ou un moment extraordinaire, quel *trip*, *Miami Trip* !

— Du mexicain, assura l’homme, et Guy en prit une autre bouffée, étourdi, content, riant pendant que l’homme s’éloignait vers l’orchestre.

— Hanna, je suis si heureux !

Hanna avait l’air heureuse, elle aussi.

— Sais-tu, je pense que je vais t’écrire un poème. J’ai toujours voulu être poète.

Le bonheur, c’était maintenant, cet instant, cette seconde. Hanna le regardait en souriant mais quelque chose arriva à son sourire qui se figea, se glaça, devint une grimace, la bouche entrouverte, la tête qui s’inclinait ou le corps, une exclamation pitoyable où il crut entendre « Guy » et le corps, le corps d’Hanna devenait inerte sans qu’il sache pourquoi. L’homme de l’orchestre revint avec un autre, ils se placèrent un devant, l’autre derrière et les entraînèrent, les vieux n’y verraient que du feu, ils les poussèrent jusqu’à un bureau en pointant un pistolet sur lui. Et là, pas de pouls, ni de battement de cœur, pas d’œil qui s’ouvre parce que Hanna était morte et il était impossible de croire que c’était arrivé en une seconde. À la seconde même où il avait décidé de l’aimer. Les hommes voulaient emporter le cadavre, le cacher avant que la police arrive parce que Navajo – qui était Navajo ? – il s’était trompé, l’avait confondu avec un autre inconnu et il était encore mêlé à quelque chose qu’il n’avait pas prévu. Mais il ne les laissa pas emporter le corps d’Hanna, il leur cria n’importe quoi, qu’il allait l’emmener à Montréal chez lui, mais où, il n’avait pas de chez-lui, ce n’était pas important, il emmenait Hanna avec lui. Un des hommes lui dit de partir avec l’auto, sans repasser par la chambre, sans rien apporter. Quelqu’un irait chercher le sac d’Hanna et les clés du 323. Et lui attendit dans ce bureau, dans ce réduit, avec le corps ensanglanté dans les bras. Il ne pouvait pas pleurer. Il aurait dû le prévoir. Le voyage, n’importe quel voyage était un mirage devant la mort. Bon Dieu, comment cela pouvait-il lui arriver ? Les Cubains parlaient en espagnol, il ne comprenait rien. L’atmosphère lui faisait peur. C’était à cause de la bouffée. Ils lui expliquaient que c’était une erreur, un malentendu. Un vieux avait eu des soupçons et la police était en route et allait probablement fouiller l’hôtel. Le réduit donnait sur un couloir près de la cuisine et de l’entrée des marchandises. Trois hommes l’aidèrent à transporter Hanna pendant que d’autres nettoyaient le sang qui coulait de sa main à lui, non, de la poitrine, du ventre d’Hanna. Dans quelle folie allait-il s’embarquer encore ? Le bonheur ! Il aurait dû y penser... L’auto était là, la Pontiac grise, la malle arrière ouverte, et ils saisirent le cadavre par les mains, le soulevèrent et le jetèrent dans le coffre qu’ils refermèrent à clé. Bon Dieu, il allait être obligé de prendre le volant, il allait devoir partir. Et sa mère, elle se renseignerait comme toujours. Hanna, nous allons revenir par la même route, la 87, la même longue route et tu vas pourrir en chemin. Il était déjà sur la grande avenue des hôtels, il cherchait l’autoroute, accélérât. Il ne pouvait pas aller plus vite mais il continuait, il continuerait durant des heures à regarder l’autoroute déserte et les annonces des motels insignifiants, tous les motels où ils ne s’étaient pas arrêtés, où ils n’avaient pas fait l’amour, où il n’avait pris aucun risque, même pas celui de se définir, même pas celui de conduire, où il avait été en faillite, failli, raté, zéro...

Quiet, calme, calme, contrats... Hanna, je ne sais même pas ton nom de famille ! Je ne sais même pas ton adresse ! Et si on l’arrêtait à la douane ? Il ne pouvait quand même pas conduire toute la nuit, il était trop tendu, trop fatigué. Il n’en pouvait plus, sa tête allait éclater. Elle était en train d’éclater et il allait perdre le contrôle de l’auto... mais il verrait alors une enseigne d’hôtel, un relais, quelque part où s’arrêter, la pancarte de zone bleue, zone de repos, une espèce de lac, des toilettes isolées, personne aux environs et la nuit qui n’était déjà plus la nuit mais l’aube. Alors, il se déciderait... le lac, le petit lac, Hanna pourrait y reposer pour l’éternité et il descendit avant qu’il fasse tout à fait jour. « Tu pèses lourd, Hanna. » Les Cubains l’avaient jetée là comme un vieux ballot, les brutes, il peinait à lui dégager le bras, la jambe. Finalement, il retira peu à peu le corps du coffre et s’approcha du lac. Il y marcha avec Hanna dans les bras jusqu’à ce que l’eau lui arrive à la poitrine, alors, il la laissa aller mais elle ne s’enfonça pas comme il pensait qu’elle allait le faire, elle surnagea et Guy se mit à pleurer, se lança de l’eau à la figure et pleura, rempli de remords. Il pensa au poème qu’il avait voulu écrire mais il était incapable de quoi que ce soit. Et il ne pouvait pas rester là non plus, avec un cadavre qui flottait et il retourna sur la rive, complètement trempé et il reprit le volant, puis l’autoroute, larmoyant, habité d’une seule pensée : il en était au point mort et il fallait qu’il recommence, mais au moins il avait écrit cette histoire, un an après, et elle était, oh oui, elle était bien pour Hanna.

Miami Trip,

une nouvelle de Marilú Mallet
traduite de l’espagnol par Louise Anaouïl,
est parue, dans le recueil éponyme,
aux éditions Québec Amérique,
à Montréal, en 1986.

ISBN : 2-89037-283-0

Cette nouvelle édition porte le numéro

ISBN : 978-2-89816-050-9

© Marilú Mallet et Vertiges éditeur, 2020

– 1051 –

Dépôt légal – BAnQ et BAC : premier trimestre 2020

Lecturiels
www.lecturiels.org